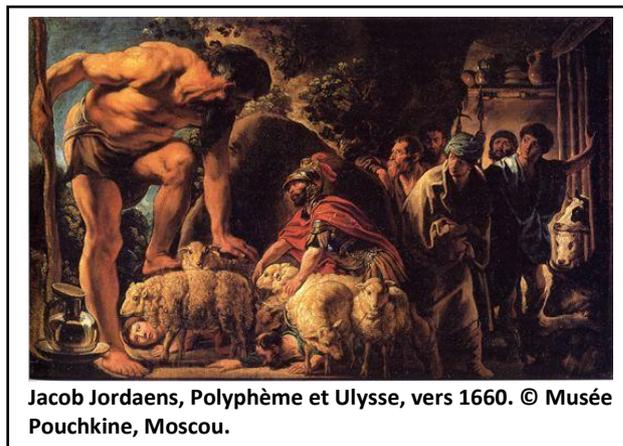


Cours 9 : La collectivité et la modération de l'individu.

« Inversement, la société lui permet de maîtriser ses passions, de réguler ses excès. »

ETAPE 1 : Approche théorique.

Document n°1 : Julien Beaufiles, Solenn Carof, Anne Seitz et Philipp Siegert, « Excès et sobriété. Construire, pratiquer et représenter la mesure et la démesure. Introduction », *Trajectoires* [En ligne], 10 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 20 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/trajectoires/2172>



Jacob Jordaens, Polyphème et Ulysse, vers 1660. © Musée Pouchkine, Moscou.

Dans les deux langues, l'excès et l'« Exzess » sont empruntés à la même source latine : « *excessum* », une forme nominale du verbe « *excedere* » qui renvoie en latin classique à « sortir », et en latin chrétien à « écarts, fautes, péchés ». (TLF, 2016) Ces deux acceptions, l'une normative, l'autre morale, reflètent deux traditions dont notre conception occidentale de l'excès a hérité : la tradition biblique et la tradition grecque. Dans les deux cas, l'excès révèle l'importance de la régulation par la société, considérée comme nécessaire à la vie en communauté entre mortels (« terrestres »), mais qui est en même temps profondément liée au Divin.

Dans le texte biblique, l'homme est créé sans la conscience de l'excès. C'est la première transgression, celle du péché originel – manger le fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal – qui donne à Adam et Ève la conscience des limites (et la possibilité de les transgresser). Cette transgression première fait naître deux sentiments : la crainte de Dieu et le sentiment de pudeur, qui établissent en quelque sorte un étalon, une mesure nécessaire à l'évaluation de tout excès.

La vision grecque de l'excès est, elle aussi, profondément liée au Divin : la thématique de l'hybris ne se comprend que dans le rapport qu'entretiennent les hommes aux dieux. L'excès qu'est l'hybris est une attaque contre ces derniers car lorsque l'homme tente de sortir de sa condition, il met en danger la distinction entre le monde humain et le monde des dieux (qui, au demeurant, sont, eux, de grands adeptes des conduites excessives). La juste mesure est donc aussi une attitude d'humilité dans le rapport de l'homme avec les dieux, et les excès s'inscrivent, eux aussi, dans le culte religieux, comme dans les Mystères d'Éleusis.

S'il découle de cette dimension théologique, l'excès n'en demeure pas moins un vecteur de cohésion entre les hommes. La démesure individuelle ou collective met en danger la société dans son ensemble, ses fondements, ses équilibres, ses hiérarchies. Au delà de cette dimension sociétale, la pensée grecque développe également une conception de la mesure comme vertu sur un plan individuel, un outil pour mieux vivre.

Document n°2 : Julien Souloumiac, « La norme dans l'Histoire de la folie : La Déraison et l'excès de l'Histoire », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 21 janvier 2009, consulté le 20 novembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/traces/2943>

Cette expérience nouvelle du fou tient ainsi tout d'abord au changement de sens du monde de la misère. Perçu à la Renaissance sur le mode de la transcendance, le mendiant, porteur d'une positivité mystique inquiétante et culpabilisante (Dieu incarné), s'inscrivait d'emblée dans le monde de la morale et de la religion. C'était un devoir, aussi bien morale que spirituel, qui prescrivait de le secourir et de l'assister. A l'âge classique, c'est à l'Etat qu'incombe la tâche de le prendre en charge. Non pas simplement dans un but d'assistance, mais surtout afin de protéger l'ordre public. Cette nouvelle perception se joue toute entière dans l'articulation nouvelle du monde économique, qui se donne à présent comme pôle positif le groupe des travailleurs, et dénonce par là même l'ensemble des oisifs. « Il ne peut donc plus s'agir d'exalter dans la misère dans le geste qui la soulage, mais tout simplement de la supprimer ». Le fou n'y fera pas exception, et sera lui aussi pris dans ce mouvement de *Grand Renfermement*. Non pas en tant que fou, mais en tant qu'oisif. Et tant que tel, menace pour l'ordre. Ordre qui n'est plus conçu sur le mode renaissant de la raison cosmique, mais comme ordre immanent de l'espace public.

Menace de l'ordre public, qui sera bientôt aussi menace des bonnes mœurs. L'expérience classique, toute entière morale avons-nous dit, opère bientôt un nouveau partage, et par là même en vient à situer la déraison dans l'espace des valeurs. Ceci, elle le doit à l'extension de la bourgeoisie, nouveau groupe

social dominant, qui bientôt fera de son modèle familial l'incarnation de la raison. Ainsi, « l'institution familiale trace le cercle de la raison », désignant négativement un ensemble de conduites, et d'individus, comme anormaux. Si le groupe d'individus désignés alors ne varie guère dans son contenu par rapport à l'expérience renaissante, c'est le sens de cette dénonciation qui se trouve modifié et les donne à concevoir sur un mode nouveau. Ainsi, les libertins, prostitués, blasphémateurs, sorciers, et fous évidemment, exclus auparavant pour leurs conduites sacrilèges, manifestations sensibles de forces cosmiques menaçantes, se trouvent à présent enfermés au nom de la moralité. Ce qui autorisera la répression de leurs actes et inclinations, qu'il s'agira de corriger. Nouvelle figure de la folie comme déraison, anormalité perçue conjointement comme *anomalité* (absence d'ordre) et *amoralité*.

ETAPE 2 : Approche artistique.

Document n°3 : Homère, *L'Odyssée*, VIIIe siècle avant Jésus-Christ.

Je restai, cherchant comment je me vengerais. Et ce dessein me sembla le meilleur : il y avait une grande massue de bois d'olivier vert que le Cyclope avait coupée afin de s'y appuyer quand il serait sec. Ce tronc nous semblait pareil au mât d'une nef. J'en coupai environ une brasse que je donnai à mes compagnons, leur ordonnant de le dégrossir en retirant l'écorce. Ils le polirent, et je taillai le bout de l'épieu en pointe. Puis, je le passai dans le feu ardent pour le durcir. Je le cachai sous le fumier qui était abondamment répandu dans toute la caverne. Enfin, j'ordonnai à mes compagnons de tirer au sort ceux qui le soulèveraient avec moi pour l'enfoncer dans l'œil du Cyclope quand le doux sommeil l'aurait saisi. Ils tirèrent au sort, qui désigna ceux-là mêmes que j'aurais voulu choisir.

Le soir, le Cyclope revint, ramenant son troupeau du pâturage. Aussitôt, il les poussa tous dans la vaste caverne et il n'en laissa aucun dans l'enclos. Puis, il plaça l'énorme pierre devant l'entrée, et, s'étant assis, il se mit à traire les brebis et les chèvres bêlantes. Il mit les petits sous leurs mères. Ayant terminé, il saisit de nouveau deux de mes compagnons et prépara son repas. Alors, tenant dans mes mains une coupe de vin noir, je m'approchai du Cyclope et je lui dis :

- Cyclope, prends et bois ce vin après avoir mangé des chairs humaines, afin de savoir quel breuvage renfermait notre nef. Je t'en rapporterais encore, si, me prenant en pitié, tu me renvoyais dans ma demeure.

Il prit et but, plein de joie, le doux breuvage, puis m'en demanda de nouveau :

- Donne-m'en encore, et dis-moi ton nom, afin que je te fasse un présent d'hospitalité dont tu te réjouisses. La terre féconde rapporte aussi aux Cyclopes un vin généreux, et les pluies de Zeus font croître nos vignes, mais celui-ci est fait de nectar et d'ambroisie.

Il parla ainsi, et de nouveau je lui donnai du vin. Je lui en offris trois fois, et trois fois il le but, l'imprudent ! Mais dès que le vin eut troublé son esprit, alors je lui parlai ainsi en paroles flatteuses :

- Cyclope, tu me demandes mon nom. Je te le dirai, et tu me feras le présent que tu m'as promis. Mon nom est Personne. Mon père et ma mère et tous mes compagnons me nomment Personne.

Je parlai ainsi, et, il me répondit farouchement :

- Alors, je te mangerai, Personne, après tous tes compagnons. Les autres passeront avant toi. Ce sera le présent que je te ferai.

Il parla ainsi, et il tomba à la renverse. Il gisait, courbant son cou monstrueux, et le sommeil le saisit. De sa gorge jaillirent le vin et des morceaux de chair humaine. Il vomissait, plein de vin. Aussitôt je mis l'épieu sous la cendre pour l'échauffer, et je rassurai mes compagnons épouvantés, afin qu'ils ne m'abandonnent pas. Puis, comme l'épieu d'olivier allait s'enflammer dans le feu, je le retirai du feu. Mes compagnons étaient autour de moi, et un dieu nous inspira un grand courage. Ayant saisi l'épieu d'olivier par le bout, ils l'enfoncèrent dans l'œil du Cyclope, et moi, appuyant dessus, je le tournais, comme un constructeur de nefs troue le bois avec une tarière. Ainsi nous tournions l'épieu enflammé dans son œil. Et le sang chaud en jaillissait, et la vapeur s'élevant de sa prunelle brûla ses paupières et son sourcil. Les racines de l'œil frémissaient, comme lorsqu'un forgeron plonge une grande hache ou une doloire

dans l'eau froide, et qu'elle crie, stridente, ce qui donne la force au fer. Ainsi son œil faisait un bruit strident autour de l'épieu d'olivier. Et il hurla horriblement. Les rochers en retentirent. Nous nous enfûmes épouvantés. Il arracha de son œil l'épieu souillé de beaucoup de sang, et, plein de douleur, il le rejeta.

Alors, à haute voix, il appela les Cyclopes qui habitaient les cavernes environnantes. Entendant sa voix, ils accoururent de tous côtés. Debout autour de l'ancre, ils lui demandaient pourquoi il se plaignait :

- Pourquoi, Polyphème, pousses-tu de telles clameurs dans la nuit divine et nous réveilles-tu ? Souffres-tu ? Quelque mortel a-t-il enlevé tes brebis ! Quelqu'un veut-il te tuer par force ou par ruse ?

Et le robuste Polyphème leur répondit du fond de son antre :

- Ô amis, vous me demandez qui me tue ? Personne ! Personne me tue par ruse et non par force !

Et ils lui répondirent ces paroles ailées :

- Alors nul ne peut te faire violence, puisque tu es seul. On ne peut échapper aux maux qu'envoie le grand Zeus. Supplie ton père, le roi Poséidon !

Ils parlèrent ainsi, et s'en allèrent. Et mon cher cœur rit, parce que mon nom et ma ruse les avaient trompés.

[...] Mais quand nous fûmes éloignés de la distance où porte la voix, alors je dis au Cyclope ces paroles outrageantes :

- Cyclope, tu n'as pas mangé dans ta caverne creuse, avec une grande violence, les compagnons d'un homme sans courage, et le châtement devait te frapper, malheureux ! toi qui n'as pas craint de manger tes hôtes dans ta demeure ! C'est pourquoi Zeus et les autres dieux t'ont châtié.

Document n°4 : Sophocle, *Œdipe-Roi*¹, 430 avant Jésus-Christ.

[Au moment où l'affrontement Oedipe-Créon arrive à son point de rupture, le chœur vient en aide à Jocaste pour séparer les adversaires. Le groupe tout entier - il ne s'agit plus seulement du coryphée son porte-parole - use de son influence pour calmer la fureur du héros. Et c'est à sa demande, pas à celle de Jocaste, que ce dernier veut bien accéder.]

JOCASTE :

Au nom des dieux, Œdipe, sur ce point-là, crois-le, respecte sa parole - les dieux en sont garants - respecte-moi aussi, et tous ceux qui sont là.

LE CHŒUR :

Cède à sa prière, montre bon vouloir, reprends ton sang-froid, je t'en prie Seigneur !

ŒDIPE :

Alors que dois-je t'accorder ?

LE CHŒUR :

Respecte ici un homme qui jamais ne fut fou, et qu'aujourd'hui son serment rend sacré.

[Plus tard, le Chœur passe du cas personnel d'Œdipe, à l'ensemble de l'humanité et de l'univers, dont Zeus est le maître. Et il condamne avec de plus en plus de violence ceux qui les transgressent. Le stasimon se construit sur un chiasme, au centre duquel se trouve cette condamnation.]

LE CHŒUR :

¹ *Condamné par le destin à tuer son père et à épouser sa mère, Œdipe a fui loin de ceux qu'il croit ses parents pour aller tuer un homme au carrefour de deux routes – son père –, puis épouser la reine de Thèbes – sa mère. L'homme aux pieds tuméfiés paraît lentement au seuil du palais : il est seul, en plein jour, face à son peuple frappé par la peste. Il poursuivra le criminel qui souille la lumière du soleil. Son regard exprime la clairvoyance qui lui a permis de vaincre la Sphinx. Mais les trous de son masque annoncent aussi les orbites qu'il percera devant l'évidence : Œdipe rendra son visage conforme à son masque.* [<https://www.lesbelleslettres.com/livre/2900-oedipe-roi>]

La démesure enfante le tyran. Lorsque la démesure s'est gavée follement, sans souci de l'heure ni de son intérêt, et lorsqu'elle est montée au plus haut sur le faite, la voilà soudain qui s'abîme dans un précipice fatal, où dès lors ses pieds brisés se refusent à la servir. Or, c'est la lutte glorieuse pour le salut de la cité qu'au contraire je demande à Dieu de ne voir jamais s'interrompre : Dieu est ma sauvegarde et le sera toujours.

Celui en revanche qui va son chemin, étalant son orgueil dans ses gestes et ses mots, sans crainte de la Justice, sans respect des temples divins, celui-là, je le voue à un sort douloureux, qui châtie son orgueil funeste du jour qu'il se révèle apte à ne rechercher que profits criminels, sans même reculer devant le sacrilège, à porter les mains sur ce qui est inviolable.

Est-il en pareil cas personne qui puisse se flatter d'écarter de son âme les traits de la colère ?

Si ce sont de pareilles mœurs que l'on honore désormais, quel besoin ai-je vraiment de former ici des chœurs ?

Document n°5 : David Fincher, *Fight Club*, 1999.

Annexe : Ludovic Béot, « 18 ans plus tard, "Fight Club": film dégueulasse ou brillant objet pop ? », Les Inrockuptibles, 22 juillet 2017. URL : <https://www.lesinrocks.com/2017/07/22/cinema/18-ans-plus-tard-fight-club-film-degueulasse-ou-brillant-objet-pop-11968518/>

Adapté du roman éponyme de Chuck Palahniuk, *Fight Club* dresse le portrait de la fin d'un siècle qui agonise par le biais d'un narrateur désabusé (Edward Norton) : cadre moyen, célibataire, qui souffre d'insomnie. Ce personnage houellebecquien version US qui semble tout droit jaillir d'*Extension du domaine de la lutte* décide - car son appartement sponsorisé Ikéa ne lui procure plus aucune satisfaction - de rejoindre diverses thérapies de cancéreux afin de relativiser sur son existence. En parallèle, il fait la connaissance de Tyler Durden (Brad Pitt), un anarchiste et séduisant vendeur de savons qui va l'entraîner dans une spirale de violence extrême et irréversible.

Si *Fight Club* s'est distingué à son époque et qu'il plait encore aujourd'hui, c'est d'abord parce que c'est un des premiers blockbusters à revendiquer une critique frontale de la société de consommation issue des 70's et de la pensée de Jean Baudrillard (concept de la consommation de masse et l'individu devenu objet) sans avoir recours à différentes métaphores. Ici la critique sociale est prononcée ouvertement dans le discours et les aphorismes de Tyler :

« Les choses que l'on possède, finissent par nous posséder. », « Vous n'êtes pas votre travail, vous n'êtes pas votre compte en banque, vous n'êtes pas votre voiture, vous n'êtes pas votre portefeuille, ni votre putain de treillis, vous êtes la merde de ce monde prête à servir à tout. » La violence devient alors pour le narrateur un moyen d'exister et de s'extirper de cette aliénation. Cela s'opère d'abord par des combats clandestins dans une cave puis par le *Projet Chaos* qui vise à saboter et détruire les symboles du capitalisme (message anti-consumériste dont la série *Mr. Robot* puisera son influence). A la critique sociale, s'ajoute donc une idéologie subversive et libertaire infusant le film jusqu'à son dernier plan (un pénis inséré en image subliminale) qui aura un succès phénoménal chez les jeunes ados.



Savon modelé par Omni Consumer Products en référence au film, 2013. CC BY 2.0 Wicker Paradise, New Rochelle. United States.

SUJET D'ECRITURE PERSONNELLE

La société cherche à modérer les individus : qu'en pensez-vous ?

Idée directrice du §1 THESE	Idée directrice du §2 ANTITHESE	Idée directrice du §3 SYNTHESE
Exemples :	Exemples :	Exemples :